

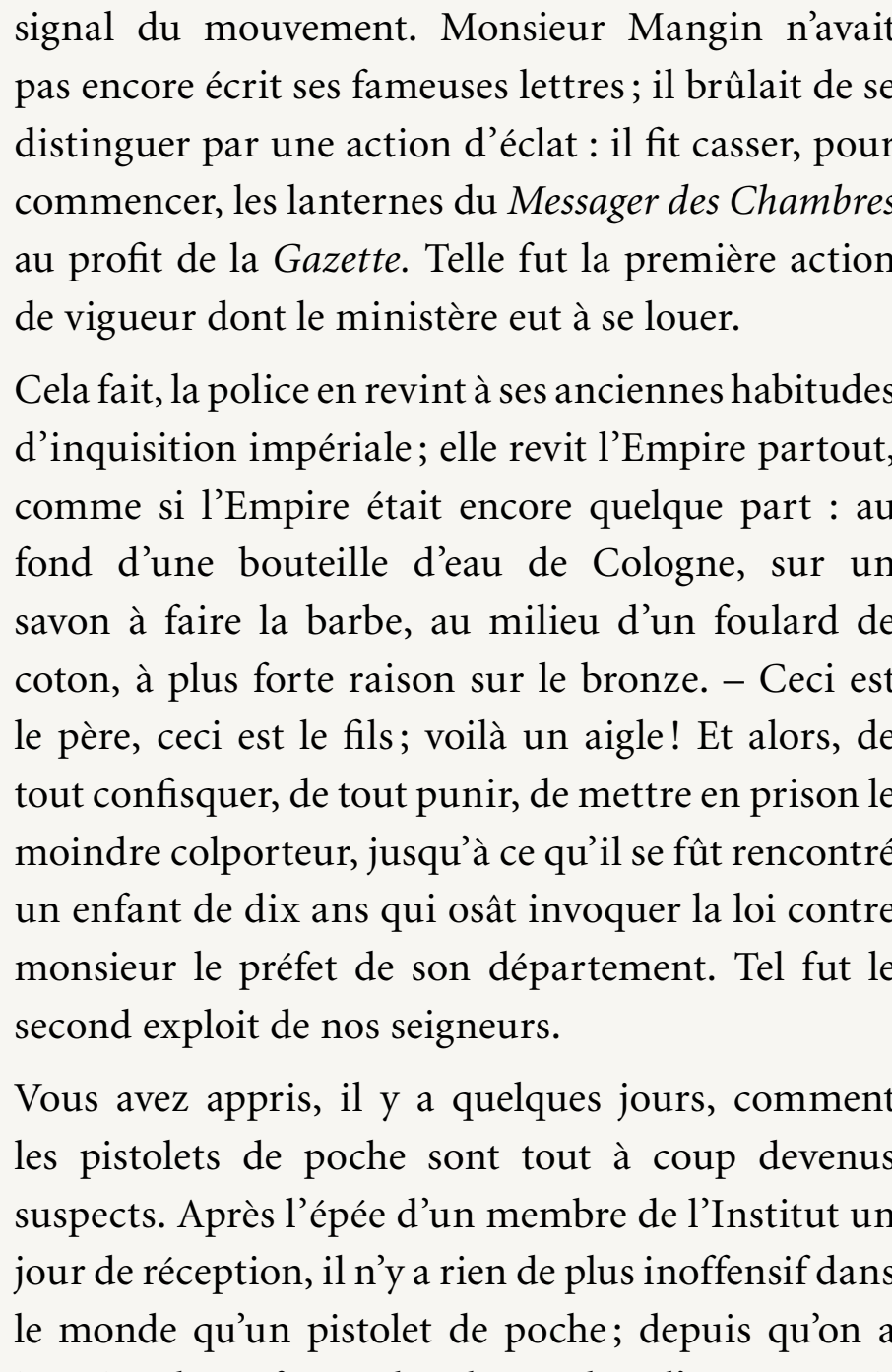
Jules Gabriel Janin

# Polichinelle à l'index



Vertiges

18 ANS VRS COLLECTE ÉDITION



Jules Gabriel Janin (1804-1874).

**A**VANT QUE LE MINISTÈRE SE PERDE entièrement, résumons, s'il se peut, toutes ses grandes actions depuis son premier pas dans la carrière; mettons-les en bloc comme pour un jugement solennel : le jour du jugement est peut-être arrivé.

Ce fut monsieur Mangin qui le premier donna le signal du mouvement. Monsieur Mangin n'avait pas encore écrit ses fameuses lettres; il brûlait de se distinguer par une action d'éclat : il fit casser, pour commencer, les lanternes du *Messenger des Chambres* au profit de la *Gazette*. Telle fut la première action de vigueur dont le ministère eut à se louer.

Cela fait, la police en revint à ses anciennes habitudes d'inquisition impériale; elle revint l'Empire partout, comme si l'Empire était encore quelque part : au fond d'une bouteille d'eau de Cologne, sur un savon à faire la barbe, au milieu d'un foulard de coton, à plus forte raison sur le bronze. – Ceci est le père, ceci est le fils; voilà un aigle! Et alors, de tout confisquer, de tout punir, de mettre en prison le moindre colporteur, jusqu'à ce qu'il se fût rencontré un enfant de dix ans qui osât invoquer la loi contre monsieur le préfet de son département. Tel fut le second exploit de nos seigneurs.

Vous avez appris, il y a quelques jours, comment les pistolets de poche sont tout à coup devenus suspects. Après l'épée d'un membre de l'Institut un jour de réception, il n'y a rien de plus inoffensif dans le monde qu'un pistolet de poche; depuis qu'on a imaginé de renfermer le salpêtre dans l'espace étroit de deux pouces environ, il n'est pas arrivé, que nous sachions, qu'un seul délit ait été commis avec cette espèce de jouet guerrier, ni n'est bon qu'à donner plus d'assurance à celui qui le porte. Il en a été des pistolets de poche comme des foulards séditionnels : on a fait une descente chez les marchands; on leur a tout pris, malgré les droits qu'ils avaient payés à la frontière.

Ce fut là sans doute une importante démarche; mais, pour mieux s'en rendre compte, il est utile de noter que, lorsque les pistolets furent interdits, on ne parlait depuis huit jours que d'assassinats et de vols; chaque quartier avait son escalade, chaque faubourg avait son meurtre; nous entrons dans les sanglants et délicieux récits des soirées d'hiver, au moment le plus formidable de cette bonne terreur qui fait trembler toute une maison pour les jours d'un époux ou d'un frère. Hommes de peu de foi, rendez les armes; apprenez à avoir plus de sécurité dans la police, et, si vous avez peur, ne demeurez ni aux Champs-Élysées, ni dans le nouveau quartier Poissonnière, ni dans la rue de l'Ouest, ni dans aucun de ces lieux funestes tout bordés de carrières profondes, de buissons menaçants ou de murs sans fin qui n'ont pas une porte, pas une lumière, pas un regard.

Nous ne parlons pas ici des jugements en police correctionnelle, des terreurs paniques de nos hommes d'État, des journaux arrêtés à la poste pour une nouvelle que savait toute la France, et enfin de ces pauvres rédacteurs de *l'Apostolique*, honnêtes fanatiques en cheveux gras, attirés tout à coup au grand jour du tribunal, et accusés d'avoir parlé contre la Charte, comme s'ils savaient ce que c'est que la Charte! Ce furent là d'innocentes victimes du dévouement prétendu de notre ministère pour ce qu'il appelait les libertés publiques; ses journaux à lui insultent chaque jour ces libertés précieuses, et il les protège, il leur cède le monopole de toutes ses bornes le soir; voilà une pauvre feuille que personne ne connaît, *l'Apostolique*, qui agit et qui pense pour les suisses de sacristie : que *l'Apostolique* soit puni, il a parlé contre la Charte! Après cela qu'on dise que vous n'aimez pas la Charte.

Passe encore pour ces capucins de robe courte qui s'étaient faits écrivains politiques; ils n'en ont pensé ni plus ni moins qu'avant leur condamnation; ils n'en ont été que plus fiers et plus zélés pour le même martyre. Le ministère a été bien injuste envers un autre capucin à toute barbe qui faisait les délices du Marais. Je le vois encore suspendu à la toiture, bonhomme réjoui, à l'œil vif, au teint vermeil, tout entouré de coquilles, comme les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle, bourdon au cou et bâton à la main, véritable Rembrandt de carrefour qui semblait jeter une bénédiction sur les brocs qui l'entouraient. Il était le patron de son paisible quartier. C'était la meilleure physionomie qui se pût voir. Les buveurs de la rue d'Angoulême le saluaient en entrant, en sortant ils le saluaient encore; il n'était pas de fort de la halle qui ne fût attaché, sans le savoir, à cette digne physionomie. – Eh bien! ils ont traité ce malheureux comme une enseigne, ils l'ont plus maltraité que les capucins de *l'Apostolique*, ils l'ont dépossédé sans enquête, sans plaidoiries, sans appel. L'aubergiste en pleurs, sa femme et sa jeune fille en pleurs, ont vu décrocher, par la main d'un agent de la police, cet antique tableau de famille, avec lequel l'aïeul de la maison avait fait sa fortune, qui gardait le seuil de son fils, qui vit naître ses petits-enfants. Adieu tout le renom du joyeux cabaret! Quel nom prendra-t-il désormais? à quel saint se vouera-t-il? La police emporte son capucin, comme si c'était encore quelque descendant d'une secte abolie; toute la famille est en deuil, de la sainte s'attriste : ôtez dans une rue de Madrid la quartre Madone que le peuple entoure de rubans et de fleurs, vous n'y porterez pas plus de douleur.

Ceci est un des plus grands exploits du ministère, son Marengo ou son Fleurus : le fait s'est passé en plein jour. Pour les exploits cachés ou moins patents, il serait impossible de les raconter tous. La république des lettres surtout, comme on aurait dit sous monsieur de Louvois, et comme on n'osait pas le dire sous monsieur Rives, a été l'objet d'une sollicitude singulière. Toute l'attention s'est portée sur le théâtre; des drames, promis depuis longtemps, allaient être joués, on les a rejetés dans le néant; à quelques auteurs, par une cruelle ironie, on a dit : Pour être joué, changez-moi tel homme, Jacques Clément, par exemple, et cet homme était toute la pièce. On a épuré la censure déjà si pure; bien plus, la censure, telle qu'elle était établie, a fait peur. Autrefois l'auteur dramatique était appelé à la mutilation de sa pièce; il avait le droit de la défendre en présence des censeurs, d'expliquer son idée, de refaire son vers, le droit de crier grâce au moins quand il était incisé trop avant; une circulaire du ministère de l'intérieur a changé tout cela. Le drame est seul à présent devant les juges, pauvre et nu, exposé à toute l'intempérie de leur raison, à tous les accidents de leur paresse, seul : ainsi l'ont voulu monsieur Rives et ses collègues; mais quoi, si la pièce est en vers, elle ne peut être jouée qu'à deux théâtres. Il existe une circulaire là-dessus : point de milieu entre le Théâtre-Français et l'Odéon; voilà ce qu'on a fait pour les lettres, sans compter les croix d'honneur. Ce qui arrive à monsieur Crapelet n'est pas moins étrange. Monsieur Crapelet est un imprimeur à la manière des Alde ou de Henri Estienne, tout amoureux de son art et ne songeant qu'à produire des chefs-d'œuvre, peu soucieux de tout le reste. Ce savant et infatigable investigateur des précieux manuscrits de la Bibliothèque royale publiait, depuis 1826, une très intéressante collection des anciens monuments de l'histoire et de la langue française; c'était un de ces beaux monuments élevés à la science de l'historien et de l'antiquaire, pour lesquels la fortune d'un particulier ne peut suffire, et que les gouvernements se font honneur de protéger. Deux ministères avaient protégé cette collection jusqu'à ce jour; cette fois il en a été décidé autrement; la collection de monsieur Crapelet est suspendue jusqu'à nouvel ordre. Qu'importe au ministère un vieux livre du temps de Philippe le Bel! Il a plutôt besoin d'un méchant pamphlet en sa faveur que d'un *Missel* de la reine Marguerite ou du *Traité des gaiges de bataille à l'encontre de plusieurs malfauteurs qui se sont avancés par faulx engins*.

Ici, malgré nous, nous avons à parler d'une bien triste circulaire toujours à propos des lettres. Quand nous disons une circulaire, c'est deux circulaires qu'il faudrait dire. La première a fait défense à tous les gens faisant vaudeville ou drame de fêter par quelque pièce de circonstance la fête de notre Roi. On n'a pas songé que même un mauvais couplet était toujours bon à la Saint-Charles, pourvu qu'on y parlât de dévouement et d'amour. On a envié aux poètes du second ordre la part qu'ils avaient autrefois aux munificences municipales; on a privé le peuple de ces allusions royalistes qu'il aime tant; on a refroidi sans savoir pourquoi la verve de nos chansonniers, et lorsque quelques enfants perdus de cette littérature honnête et pauvre, pleurant leur Saint-Charles anéantie, ont sollicité du ministre de l'intérieur quelques secours qu'on ne refusait jamais, savez-vous comment on leur a répondu? On leur a répondu encore par une circulaire, par une lettre faite à l'avance, imprimée à l'avance, dans laquelle on leur dit, sans détour, qu'ils n'ont pas de secours à espérer et dans laquelle on leur parle d'hôpital! Le ministère n'a donc pas songé combien il fallait qu'un homme de lettres eût faim pour implorer ses secours! Ouvrez vos rangs, pensionnaires politiques, écrivains gagés pour l'injure et l'insulte, journalistes de Paris et de province, dérobés à grands frais aux bureaux de la rue Sainte-Anne; ouvrez vos rangs, faites place au poète Gilbert; il va mourir à l'hôpital.

Voilà! voilà les grands exploits du ministère, et il me reste à vous conter le plus éclatant de tous.

Je le raconterai sans préparation, sans périphrase. Le ministère a proscrit Polichinelle! Il a tué Polichinelle, tué sans pitié et sans remords. Polichinelle renfermé dans sa cage comme dans l'unité, Polichinelle dont l'habit était en guenilles, Polichinelle francisé, hébété, lourd, le Polichinelle du boulevard, ils ont trouvé que c'était un homme politique, ils ont imaginé que c'était une voix populaire; ils ont tué Polichinelle; ils ont proscrit son chat fidèle; l'animal en chair et en os n'a pas trouvé plus de grâce que l'homme de bois; ils ont fait à eux seuls, et en un jour, ce que n'ont jamais pu faire tous les princes de l'Italie, ce que n'ont pas fait Gènes et Venise : ils ont tué Polichinelle!

Vous parlez de liberté de langage et de franchise d'opinion; que nous sommes heureux d'avoir des lois bien faites! Sans la loi, qui serait devenue la liberté de la presse sous un ministère qui a peur du Polichinelle vulgaire, du Polichinelle français? Oui, l'Italie avec ses deux censures, l'Italie a échappé à cet outrage. Le peuple s'assemble sur la place, la noblesse et le peuple, le voilà; il se joue de tout, il se moque de tout le monde; il a des allusions et des noms propres; il entre chez le secrétaire cardinal; il se glisse comme Rabelais dans le palais du souverain pontife, il parle, il tonne, il éclate comme Rabelais; il rit et il mord, et le malicieux Italien applaudit ces saillies si pleines de verve et de sel. Polichinelle égratigne à tort et à travers, à droite et à gauche, bien plus cruellement que Molière; il réunit à la fois le proverbe de Sancho, la pensée de Falstaff, le sarcasme de Pantagruel. L'Italie n'a pas besoin de journaux avec son Polichinelle, Polichinelle plus vieux que Dante, plus amusant que l'Arioste! Avec Polichinelle, l'Italie n'a pas besoin d'une Chambre des députés; elle se passe de comédie et d'acteurs; elle se passe de tout. Insouciant et légère comme une nation qui a renoncé depuis longtemps à s'occuper de liberté, elle ne concevrait de révolution possible que si l'on exilait Polichinelle ou si l'on brait Pasquin. Polichinelle et Pasquin, voilà la liberté que s'est réservée l'Italie, comme un roi qui se réserve un fief en abdiquant; voilà pourquoi le Polichinelle italien est immortel; c'est encore de la liberté.

Mais, chez nous, Polichinelle n'est qu'un jeu d'enfant, un spectacle d'oisifs dans une belle matinée d'automne, un gagne-pain de pauvre diable, rien de plus; chez nous, une enseigna est une enseigna, un buste de bronze est un ornement de cabinet, un pistolet de poche est un meuble de luxe : voilà tout.

Tant pis donc pour ceux qui se font des fantômes de tout, qui vont se battre contre une ombre, et qui s'exposent à entendre crier dans les rues : Achetez le récit de la grande bataille remportée sur des moulins à vent!

*Polichinelle à l'index,*

nouvelle de Jules Gabriel Janin (1804-1874),

est paru la première fois en 1829.

ISBN : 978-2-89668-072-6

© Vertiges éditeur, 2009

– 0073 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org